

SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE SAINT-QUENTIN

Compte rendu des Séances de 1975

Président : M. Jean-René CAVEL - Vice-Présidents : M. Pierre SERET, et M^e Jacques DUCASTELLE - Secrétaire Général : M. Jean AGOMBART Secrétaire-Adjoint : M. Serge ROBILLARD - Secrétaire administratif : M^{mme} LABBE - Trésoriers : M^e Paul LEMOINE et M. Georges DUPORT Bibliothécaire : M^e Jacques DUCASTELLE - Musée, Groupe de Sauvegarde et Archéologique : M. André POURRIER.

Sommaire :

M. Joseph LEROUX : « *En regardant dans le passé de Cayeux.* »

M^{mme} Suzanne FIETTE : « *Un officier du Second Empire : le Colonel Lahalle.* »

M. ROBILLARD : « *La langue gothique.* »

M. Jacques BRIATTE : « *Les Billets de Nécessité émis à Saint-Quentin depuis la Révolution.* »

M. Jean-René CAVEL : « *Le Front Populaire et la Jeunesse.* »

M. Gérard MIEL : « *Les villages désertés dans l'occident médiéval chrétien (14 et 15^e siècles)* »

M. André FIETTE : « *Picasso : un bilan.* »

M. L. GORET : « *Bilan d'un échange scolaire franco-allemand (Kaiserslautern).* »

M^e Jacques DUCASTELLE : « *Une conférence internationale à Saint-Quentin en 1347.* »

M. Pierre WAENDENDRIES fils : « *Hector Guimard, architecte 1900.* »

En janvier, M. Joseph LEROUX donne une communication : « *En regardant le passé de Cayeux.* »

Tous les Saint-Quentinois connaissent Cayeux. Bien des week-ends se fêtent dans cette charmante station balnéaire. Beaucoup de familles y passent d'heureuses vacances d'été. M. Joseph Leroux naquit à Cayeux et y vécut de nombreuses années.

Le conférencier fait surgir le site de Cayeux d'un lointain passé : d'abord recouvert par les eaux, le sol émergea peu à peu. Dès le début du VII^e siècle, le bourg laissa des traces dans une histoire encore légendaire. A partir du XI^e siècle, les seigneurs de Cayeux figurent dans l'histoire officielle, que ce soit en escaladant les remparts de Jérusalem (1099), en mourant à Azincourt ou sous les murs de Toulouse, ou encore en épousant la fille du prince de Nicée.

Lorsqu'ils demeurent chez eux, les seigneurs de Cayeux exercent, sur l'immense plage de leur domaine, le droit de lagan. Ainsi Harold d'Angleterre, rival malheureux de Guillaume le Conquérant, naufragé sur les côtes de Cayeux en 1065, dut-il payer rançon. Parfois même, les naufrages étaient provoqués par des fanaux promenés le long du rivage.

Le sol de Cayeux, peu fécond mais attachant, souffleté par le vent où se mêlent le sable et les embruns fut témoin d'événements comme le départ, en 1066, de Guillaume le Conquérant en tête de sa flotte de 400 bateaux portant 60.000 hommes, pour la conquête de l'Angleterre. Fréquemment, les habitants de Cayeux — les Cayolais — se distinguèrent sur mer que ce soit sous les ordres de Dugay-Trouin ou du Bailli de Suffren, au large ou dans les eaux du Nil.

A Cayeux, le sable règne partout. Au XV^e siècle, la plus grande partie du terroir, conquise sur la mer, les Bâs-Champs, nourrit des troupeaux de moutons. Dans ses Mémoires parus en 1825, M^{me} de Genlis écrit : « En marchant dans ce lieu, on enfonce dans le sable jusqu'au-dessus de la cheville. Lorsque le vent est violent, le sable s'élève dans les airs en épais tourbillons et couvre le village. »

Venant de leur château d'Eu, le futur Louis-Philippe et Marie-Amélie, sa femme, visitent Cayeux où leur landau s'ensable. Ils mettent pied à terre. Mais Victor Hugo, en 1837, voit Cayeux avec sa robustesse coutumière : « Cet endroit est beau. La dune sépare le bourg d'Ault de Cayeux, village presque enfoui dans le sable où finit la dune... une immense solitude, barrée à l'horizon par de vagues collines... La mer se rue souvent sur ces plaines et jette sur le sommet de toutes ces basses ondulations comme une frange de galets. Dans les petites vallées que ces ondulations laissent entr'elles, pousse un gazon maigre et court. »

Depuis plus d'un siècle, Cayeux accueille les baigneurs sur sa superbe plage de sable dur et fin qui, reliant la baie de Somme aux pittoresques falaises d'Ault, mesure quatorze kilomètres de longueur. Par un arrêté municipal, le maire de Cayeux proteste contre les personnes qui se baignent « complètement nues ». Il leur interdit d'aller aux bains « sans être couvert d'un caleçon conve-

nablement clos... ce que les personnes de la localité peuvent se procurer chez elles et que les étrangers trouveront aux loges qui se trouvent sur le rivage. » Cependant il admet que « ceux qui ne pourraient ou ne voudraient se procurer ce vêtement pourront se baigner... » mais hors des limites de la plage fréquentée. L'arrêté de ce maire indulgent est daté de plus d'un siècle : le 11 juillet 1852.

De son long passé, Cayeux ne conserve rien. Les ruines d'une église du 13^e siècle ont disparu en 1900. Les Allemands ont fait sauter les derniers pans de murs du donjon en 1940. Mais le cher village, après des siècles de vie difficile pour les marins et les bergeres, s'épanouit, à la belle saison, dans l'allégresse des vacances. Malgré des mutations, le fond de la population a conservé de solides coutumes et aussi sa fraternité née d'ascendants communs et d'un travail rude et mal payé. M. Leroux témoigne en faveur de Cayeux par l'attachement chaleureux qu'il lui porte.

En février 1976, M^{me} Suzanne FIETTE, Agrégée de l'Université, Assistante d'Histoire contemporaine à l'Université de Picardie, présente l'analyse et le commentaire des cahiers de Souvenirs d'*Un officier du second empire : Le Colonel Lahalle*.

Ces cahiers portent sur la période 1838-1872. Ils ont fourni la matière d'une thèse de troisième cycle soutenu en octobre dernier devant l'Université de Picardie par M^{me} Suzanne Fiette.

Ces mémoires biographiques, concrets, anecdotiques présentent un grand intérêt à cause de l'importance des événements vécus par leur auteur : la Révolution de 1848, les guerres d'Italie, du Mexique, de 1870 s'achevant par la captivité du Colonel en Allemagne. Peintre au talent authentique, Lahalle a illustré son manuscrit de 163 dessins et aquarelles. Ses souvenirs, mondains par la description des milieux qu'a traversés le Colonel, s'élargissent en histoire sociale et touristique, au-delà de l'histoire militaire.

M. Serge ROBILLARD, en mars, donne une communication sur « *La Langue Gotique* ».

De toutes les manifestations culturelles qui se succédèrent à Saint-Quentin, dans le cadre de l'année gothique en Picardie, la conférence la plus insolite demeure celle qu'à donnée M. Serge Robillard, professeur d'Allemand et Chef d'Etablissement.

Le terme « gotique », sans h, intrigue. Mais le conférencier dissipe la confusion possible de deux orthographies différentes. « GOTHIQUE » : relatif aux goths ou gots, et, par extension, à ce qui appartient au moyen âge. Ce terme était employé, avec un sens péjoratif par les humanistes italiens de la Renaissance. Les Gots n'ayant pris aucune part à la création de l'art gothique, cet adjectif ne convient pas, mais il est consacré par l'usage.

« GOTIQUE » : langue d'une traduction de la Bible datant du IV^e siècle, œuvre de l'évêque Wulfila. Elle fut utilisée par une communauté chrétienne de langue germanique. Le gotique est donc la langue des Wisigots, celle d'Alaric, vaincu et tué par Clovis en 507. Cette langue, seul témoin du groupe oriental des langues d'origine germanique que nous possédons, garde une valeur inestimable. Elle est la langue d'une seule œuvre : la traduction de la Bible. Cette traduction demeure l'œuvre essentielle de l'évêque Wulfila bien qu'il soit également auteur d'ouvrages en grec et en latin.

M. Robillard précise l'origine des *Gots* : peuple victorieux des *Ulmerugiens* et des *Vandales* à l'embouchure de la Vistule, puis gagnant par étapes les marais du Pripet, les steppes de l'Ukraine, les rives de la Mer Noire, la Thrace, l'Asie Mineure. Au IV^e siècle, le Dniepr, frontière naturelle, séparait les deux grandes tribus : à l'Est, les Ostrogots, à l'Ouest, les Wisigots. En 375, l'invasion des Huns provoqua le départ des Gots vers l'Occident. L'Italie ne leur résista pas.

Quant à WULFILA, il naquit vers 311, en Gotie, fils d'une Cappadoce et probablement d'un Got. Son nom, en tout cas, est bien gotique : Wulfila signifie louveteau. Wulfila connaissait le grec, le latin et le gotique. Chargé de mission à Constantinople, évêque, chef d'une communauté de Gots chrétiens, puis réfugié en Mesie, l'actuelle Bulgarie orientale, sous la protection de l'Empereur Constance, Wulfila deumeura pendant trente-trois ans l'évêque des « petits-Gots » (*Goti minores*), éleveurs de bétail. Participant à de nombreux conciles, c'est à Constantinople, lors d'un synode qu'il s'alita et mourut vers 382. Mais son influence demeura surtout chez les tribus de dialecte ostique où la Bible qu'il avait traduite resta partout en usage.

Influencé par l'Arianisme, il négligea l'Epître aux Hébreux qui insiste sur le caractère divin du Fils. L'écriture épigraphique, les Runes, utilisée par Gots, mais peu pratique, amena Wulfila à inventer une écriture manuscrite ainsi qu'un vocabulaire. C'est dans un grand respect de l'original grec qu'il traduisit la Bible, avec finesse et habileté. De cette traduction, nous ne possédons qu'un infime fragment de l'Ancien Testament, mais en revanche, les trois-quarts du Nouveau Testament. Ce texte n'est pas celui-même qu'écrivit Wulfila, mais il en respecte scrupuleusement l'esprit ; les copistes grecs n'ont apporté que des changements propres à en rajeunir la morphologie linguistique.

M. Robillard familiarisa ses auditeurs avec la grammaire gotique, groupe du nom et déclinaisons, verbe, formation des mots, construction de la phrase. Les trois aires dialectales des langues germaniques furent localisées sur une carte d'Europe :

- Ostique : celle des Germains orientaux dont les Gots ;
- Aire du Scandinave : islandais, norvégien, danois, suédois ;
- Westique : tudesque, frison, anglais.

Les auditeurs reçurent un alphabet gotique polycopié et participèrent à la traduction d'un texte (Marc II ; 12). Le conférencier souligna l'exploit de Wulfila, unificateur de la langue gotique. Il fit allusion à Martin Luther qui, douze siècles plus tard, unifia les différents dialectes en traduisant la Bible en allemand.

En avril, dans sa conférence sur les « *Billets de nécessité émis à Saint-Quentin depuis la Révolution* », M. Jacques BRIATTE cite Jean Mazard : « Au côté des types courants se placent, à certaines époques, les monnaies particulières qui ont également participé à la vie économique, soit qu'elles aient été émises par des autorités de fait — ce sont alors des monnaies de nécessité — soit qu'elles l'aient été par de simples particuliers, ce sont alors des monnaies de confiance ou de négoce. » (Histoire Monétaire et Numismatique Contemporaine).

Epoque Révolutionnaire :

Les assignats n'ayant été émis qu'en grosses coupures jusqu'au commencement de mai 1791, le numéraire était devenu rare et les petits paiements presque impossibles. Pour remédier à cette difficulté, les municipalités créèrent pour payer les petites sommes des « Billets de confiance, Bons patriotiques, Mandats, etc. ».

A Saint-Quentin, la « Caisse Patriotique » fut chargée de l'émission de ces billets :

- le 8 août 1791 : billets de 2 à 30 sols et de 2 à 5 livres ;
- le 13 juillet 1792 : billets de 1 à 30 sols et de 2 à 5 livres. Quatre particuliers émirent également des billets de 1, 2 et 3 sols. Les statuts de la « Caisse Patriotique » fixent son fonctionnement et les formalités d'échange.

La Convention ordonna la liquidation des « Caisses Patriotiques ». Celle de Saint-Quentin fut dissoute le II prairial de l'an II de la République.

Guerre de 1870 :

Dès le début des hostilités, la défiance du public à l'égard de la monnaie fiduciaire se manifesta par conversion des billets de la Banque de France en espèces métalliques. L'accaparement des menues espèces en argent entraîna une gêne considérable dans le règlement des petites transactions. Comme en 1791, les collectivités locales mirent en circulation de la monnaie-papier.

Dans sa séance du 5 septembre 1870, le Conseil Municipal de Saint-Quentin nomma une commission qui décida d'émettre des

coupures de 0,25 - 1 - 2 - 5 - 10 et 100 francs. Les comptes de la « Caisse des Coupures » ne furent liquidés que le 10 juin 1887. Il avait été émis 1.551.875 F de coupures. On constata un boni de 8.075,50 F.

Guerre de 1914-1918 :

Dès la déclaration de guerre, la Banque de France mit en circulation des billets de 20 F et de 5 F destinés à remplacer le napoléon, mais les besoins en menue monnaie n'étaient pas satisfaits. Des compagnies minières, des industries, des municipalités émirent des carnets d'achats, des bons de paiement, puis des bons-monnaie.

Dans sa séance du 3 août 1914, le Conseil Municipal autorise l'émission de 300.000 francs de Bons Municipaux. Le 12 février 1915, il émet des Bons de Guerre, destinés à l'entretien des troupes allemandes, les bons communaux servant à assurer les dépenses communales. Lors de l'évacuation de la population de Saint-Quentin, le 18 mars 1917, il avait été émis 18.000.000 de bons Municipaux et 7.100.000 de Bons de Guerre.

Pendant cette guerre, des organismes différents émirent aussi de la Monnaie :

— L'Union Commerciale : des Bons de 5 à 10 centimes en carton (Emission de mai et septembre 1915).

— La Caisse d'Epargne : des Bons pour le prélèvement sur les livrets (Bons créés en octobre 1914).

Aussitôt après la guerre, la Chambre de Commerce, pour pallier le manque de monnaie divisionnaire, décida, par délibération du 4 juin 1920 et après entente avec le Ministère des Finances, d'émettre des bons de monnaie de 0,50 F - 1 et 2 Francs, pour un montant de 6.000.000 de Francs. L'émission se fit en trois tranches égales.

En mai M. J.-R. CAVEL traite le sujet de sa communication : « *Le front populaire et la jeunesse* » dans l'esprit des études de sciences politiques qui furent les siennes, c'est-à-dire sans vouloir y introduire un quelconque jugement de valeur, sans approuver ni désapprouver les faits qu'il va relater.

Les élections législatives dès 26 avril et 3 mai 1936 furent gagnées par une alliance électorale entre le Parti Communiste, le Parti Socialiste et le Parti Radical. La S.F.I.O. obtint le plus de sièges, et son chef Léon Blum fut appelé par le Président Lebrun à la Présidence du Conseil.

Deux originalités apparaissent dans le gouvernement qu'il préside :

— la présence de trois femmes ;

— la prise en considération de problèmes jusque-là délaissés, avec les sous-secrétariats d'Etat chargés, l'un de l'éducation physique, l'autre de l'organisation des loisirs et des sports, illustration de la politique qui allait être menée en faveur de la jeunesse.

En 1935, la production industrielle française est inférieure à ce qu'elle était en 1913. Le chômage, en accroissement, touche un million de français. La natalité est en baisse, aggravée par l'énorme perte en hommes de la Première guerre mondiale.

Le sous-secrétaire d'Etat aux loisirs et aux sports lutte contre cette crise profonde. Il a 36 ans quand il entre au gouvernement, et son action se complique du fait qu'au même moment l'Allemagne et l'Italie pratiquent une intense politique de la jeunesse. Il eut à prouver qu'il n'était pas habité des mêmes motifs, et sa politique en témoigne.

Léo Lagrange modernise et agrandit l'infrastructure sportive de notre pays. En 1936, 253 projets de stade furent approuvés, des mesures furent prises pour développer la pratique des sports, avec la création d'un Conseil Supérieur des Sports, qui en délibère. L'institution des heures de plein air dans les écoles primaires, la création du Brevet Sportif Populaire, le développement de l'aviation populaire, ou la création de l'Ecole Française de Ski vont dans le même sens.

La politique réapparaît néanmoins lorsque M. Cavel aborde la délicate question des Jeux Olympiques. Ils avaient lieu à Berlin, mais un Comité international de lutte contre la tenue des Jeux dans cette ville s'était constitué ; il décida d'organiser des Jeux Populaires à Barcelone, si bien que le gouvernement français, pour des raisons diplomatiques, subventionna la participation française aux Jeux de Berlin, mais accorda des crédits importants pour que la France fût représentée à Barcelone.

Le sport ne peut se concevoir sans loisirs, et c'est donc toute une politique des loisirs qui fut également mise en place. La semaine de 40 heures permit la sortie du dimanche, et les 15 jours de congés payés annuels permirent à beaucoup d'accéder à leurs premières vacances. Les jeunes profitèrent sans doute le plus des congés payés dans la population française ; c'est pourquoi les auberges de la jeunesse se développèrent, avec souvent bien des difficultés pour atteindre une réelle neutralité politique. La scolarité obligatoire passe de 13 à 14 ans : l'opposition s'empressa de dénoncer l'influence des maîtres de l'Ecole Laïque. Quoi qu'il en soit, on put parler de l'esprit de 1936. Il fut d'autant plus brillant que de nombreux intellectuels le cautionnèrent avec André Gide,

Romain Rolland, Alain, Aragon, André Chamson, Jean Giono, Roger Martin du Gard, Emmanuel Mounier, Ramuz, Jules Romains, Jean Guéhenno, Stéfan Zweig.

Darius Milhaud, Arthur Honegger, Georges Auric soutiennent alors les efforts de la Fédération Musicale de France, tandis que Jean Perrin jette les bases du futur Centre National de la Recherche Scientifique.

Ce fut une époque de grands enthousiasmes, souligne M. Cavel, enthousiasme qui fit dire à des observateurs de gauche que la signification du Front Populaire est avant tout la victoire contre le fascisme français.

L'orateur conclut par une citation d'André Chamson, qui, dans la revue « Vendredi » du 21 août 1936, magnifie le Front populaire à travers la jeunesse : « S'il nous fallait donner un Front populaire, comme les artistes surent en donner un à la Liberté, ce serait celui d'un jeune homme bruni de soleil, aux muscles longs, habitué à la marche et aux morsures du ciel, à l'âme candide et pourtant sans naïveté, qui chante en marchant à côté d'autres hommes, semblables à lui-même et différent de lui comme des frères :

Allons au-devant de la vie...
Allons au-devant du matin. »

En juin, M. Gérard MIEL donne une communication sur : « *Les villages désertés dans l'Occident médiéval chrétien (XIV^e et XV^e siècles)*. »

En étudiant les archives, l'historien lit les noms de villages qui, de nos jours, ne désignent plus aucune agglomération. Sur leurs emplacements, les terres sont labourées ; les bois ont repoussé. Les traces des fondations de l'église et des humbles maisons qui l'entouraient sont disparues. Ainsi des villages où des hommes travaillèrent, aimèrent, souffrirent, n'ont laissé qu'un nom sur de vieux papiers. Le passé les a engloutis. Le mystère de leur disparition inquiète et apitoie. Dans notre région, par exemple, il ne reste rien de Sainfincourt, de Manencourt, villages situés quelque part entre Montbrehain et Sequehart. La liste des villages morts est longue. Ce phénomène s'étend tout au long des siècles, et sur toute l'Europe.

Pourquoi ces villages furent-ils désertés ? Nous allons tenter de répondre à cette question en nous limitant — car le sujet est vaste — aux XIV^e et XV^e siècles.

De l'An Mil au XIII^e siècle, la population de l'Europe occidentale passa de 23 millions à 55 millions d'habitants. La progression démographique s'arrêta à la fin de cette période. Aux XIV^e et

XV^e siècle, elle fut suivie d'une forte régression due aux guerres privées et à la Guerre de Cent Ans, aux famines, aux épidémies. Certains villages abandonnés furent reconstruits et habités de nouveau. D'autres disparurent définitivement.

Les chevauchées des guerres privées et la guerre de Cent Ans ruinèrent les régions agricoles. Les troupes, peu ou mal payées, se nourrissaient sur les pays qu'elles parcouraient. Les « routiers » commettaient des exactions sans nom, pillaien, incendiaient, détruisaient les récoltes sur pied, tuaient les paysans. Le désastre s'étendait au-delà de la France en guerre avec la Maison de Bourgogne, la Maison d'Autriche et l'Angleterre, elle-même en lutte avec l'Ecosse.

Certes toutes les régions n'étaient pas atteintes au même moment par les guerres, mais aucune n'échappa à de multiples dévastations. De mauvaises récoltes raréfièrent encore les céréales en 1314, 1315, 1316, accroissant la famine. Affaiblies, les populations n'offraient aucune résistance aux épidémies mortelles.

Venue de l'Orient, la peste noire touche toute l'Europe. Elle en diminua la population d'un tiers. Des villages entiers disparurent. Par exemple, le village de Maillane, en Provence comptait 100 feux, soit 500 habitants environ, en 1250. Après la grande période de la peste noire, tous étaient disparus. Au XV^e siècle, un couvent de 144 moines fut presque anéanti puisque sept moines seulement échappèrent à la mort. Les villes souffrirent plus que les campagnes. Les hommes y vivaient très rapprochés, dans de funestes conditions d'hygiène.

A cause de toutes ces morts, la surface des champs emblavés se réduisit considérablement. Les paysans survivants, affaiblis, travaillèrent mal les surfaces qu'ils purent ensemencer. Aux guerres, épidémies, famines se répercutant les unes sur les autres, à la fois causes et effets réciproques, s'ajouta la chute des prix agricoles. Partout de très nombreux villages disparurent, désertés, ruinés, détruits. Ainsi, en Provence, on dénombre 70.000 feux en 1315, et 30.000 en 1471, soit une diminution d'environ 60 %. De l'An Mil au XIII^e siècle, la pression démographique intense avait peuplé des espaces peu favorables à la culture des grains. Ces régions se dépeuplèrent les premières. Les paysans qui survécurent aux massacres, aux épidémies, aux famines, quittèrent parfois leurs villages, soit pour s'abriter dans les villes fortifiées, soit pour s'installer sur de meilleures terres dont les laboureurs étaient morts ou en fuite. La crise dura 160 années, inégalement meurtrièr. La reprise démographique et économique n'apparut qu'au cours du dernier quart du XV^e siècle.

En Alsace, de 1340 à 1490, 137 villages furent désertés : 47 en Basse-Alsace, 90 dans le Haut-Rhin. Beaucoup de paysans rejoignirent les villes fortifiées où ils trouvèrent la sécurité et de meilleurs gains.

En Champagne, 4 villages furent désertés dans la Marne et 11 dans la Haute-Marne. La Normandie, la Région parisienne furent très touchées par les guerres, mais les désertions furent rares, et la reconstruction rapide, probablement en Normandie, parce que l'habitat est très dispersé et, dans la Région parisienne, à cause d'une forte vitalité démographique.

En Allemagne, les localités disparues se nomment les « Wüstungen ». Sur 170.000 localités vers 1300 (frontières du Reich en 1933), environ 40.000 d'entr'elles avaient disparu à la fin du Moyen Age, soit un recul de l'habitat de 23 %. Ce déclin est dû aux causes classiques : guerres, épidémies, famines, évictions par les monastères. Des villages au bord de la mer disparurent sous le sable, les marées de tempêtes, l'affaissement du plateau continental, l'élévation du niveau marin surtout au nord du Schleswig-Holstein.

L'Angleterre fut plus touché que la France. De l'An Mil à 1348, la population anglaise est passée de 1.100.000 habitants à 3.700.000 habitants. Elle tomba, en 1430, à 2.100.000 habitants, perdant 1.600.000 habitants. Les causes du dépeuplement furent les mêmes qu'en France et en Allemagne. Mais, outre le déclin démographique, les désertions de villages sont dues aussi au rassemblement de terres par les moines et les seigneurs. Ceux-ci s'emparèrent de nombreuses terres labourées qu'ils consacrèrent à l'élevage des ovins dont la laine alimentait l'industrie drapière, en pleine expansion. De 1350 à 1420, 20 % des villages disparurent.

La chute démographique et la désertion de nombreux villages constituent d'importants faits dont la connaissance est indispensable à la compréhension du passé.

En septembre, M. André FIETTE, maître-assistant à l'U.E.R. des Sciences historiques et géographiques d'Amiens donne une communication avec diapositives : « *Picasso : Un bilan* ».

M. FIETTE situe son propos par deux dates 1881-1972. La première voit la naissance de Pablo Picasso, fils d'un professeur de dessin à l'école des Arts et Métiers de Malaga, et Conservateur du musée local. La seconde, c'est sa mort, à Mougins, au mas Notre-Dame de Vie, où il s'était installé en 1961. Entre ces deux dates, une longue existence, collée à la vie artistique du XX^e siècle, avec trois périodes qui permettent de lier l'œuvre du Maître à la chronologie : l'avant-guerre, l'entre-deux-guerres et l'après-guerre.

C'est par l'illustration que M. Fiette présente son bilan sur Picasso : il projette près de 300 diapositives. Il situe, commente, explique. Il veut faire partager son enthousiasme devant telle toile, sa réserve devant telle autre, ou même sa réprobation.

L'avant-guerre, c'est tout d'abord la « période bleue » parfaitement illustrée par les toiles de l'année 1903, telles que l'étreinte

ou la vie, œuvres à la symbolique très parlante, ou la Célestine, cette entremetteuse entre deux âges qui vous fixe d'un seul œil, car l'autre, couvert d'une taie, ajoute au pathétique. Nous découvrons aussi, ravis, Picasso graveur, avec son Repas frugal, figure de l'aveugle qui détourne la tête pour ne pas faire horreur à la femme qu'il caresse de ses longs doigts. Une dernière image de la période bleue nous est donnée par la femme à l'éventail, figée à jamais dans un geste d'une pure élégance.

Même élégance d'ailleurs, pour cette toile de la période rose qui est « la toilette », avec toute la grâce de la jeune fille nue nouant sa chevelure, devant le miroir que lui présente une servante. Un portrait, celui de Gertrude Stein, permet au conférencier de rappeler les 80 séances de pose que Picasso exigea de son modèle, pour finalement tout effacer et partir pour l'Espagne. A son retour, il peint la tête sans revoir Gertrude Stein, et lui donne le tableau.

Un an plus tard, Picasso peint les « Demoiselles d'Avignon » qui représente un groupe de cinq nus féminins, sans autre ornement qu'un tas de fruits sur le sol. Qui eût pu prédire, alors, l'importance que ce tableau aurait pour le cubisme ? La nouvelle esthétique impose ses normes que l'on retrouve autant dans le paysage (comme celui de Horta des Ebro) dans la nature morte (la clarinette) que dans le portrait (Ambroise Vollard, Wilhem Uhde, Kahnweiler). Picasso innove, à cette époque, le procédé du collage, par l'introduction sur la toile d'un élément réel, avant l'invention des papiers collés par Braque, en 1912.

Cependant le surréalisme l'attire, qu'il abandonne bientôt pour peindre des personnages aux formes lourdes, sous des drapés antiques comme leurs profils : ainsi les trois femmes à la fontaine, ou les deux femmes courant sur la plage, composition qui servit de maquette pour le rideau du « Train Bleu » opérette dansée montée par Serge Diaghilev en 1924 sur livret de Cocteau, musique de Darius Milhaud et décors de Lawrens.

Picasso poursuit son destin : il peint en écoutant Baudelaire qui estimait que « tout ce qui n'est pas déformé est insignifiant » : en 1937, « la femme au miroir » que M. Fiette commente longuement en avançant diverses explications, ou encore « La femme qui pleure », cœur de chardon distillant des larmes... A cette même époque, Picasso grave pour Vollard une centaine de pièces d'une exceptionnelle perfection. On y voit apparaître le thème de l'artiste et de son modèle, ainsi que celui du Minotaure.

C'est aussi le moment de sa grande composition Guernica, aux multiples préparations dont M. Fiette montre de nombreux détails.

L'après-guerre trouve Picasso déjà âgé. Il poursuit néanmoins son travail : la facture évolue encore. On poursuit les expériences

passées. Il grave une série de planches consacrées à la tauromachie où son tempérament d'Espagnol se réveille. Il peint 84 variations sur le Thème des Menines de Velasquez. Il devient céramiste, sculpteur. La mort le prend alors qu'il est encore actif.

L'œil terrible du peintre s'est fermé, cet œil dont Man Ray disait qu'il voit mieux qu'on ne le voit... René Char d'ajouter : « le terrible œil avait cessé d'être solaire pour se rapprocher plus encore de nous ».

M. Fiette conclut sur les dernières œuvres : le bilan est positif ; chacun l'a bien compris, avec un tel guide qui était ce soir professeur mais aussi amateur d'art.

Octobre : « *Bilan d'un échange scolaire franco-allemand (Kaiserslautern)* par M. L. GORET.

L'échange eut lieu entre la Schillerschule et le C.E.S. Gabriel-Hanotaux dans le cadre du jumelage Saint-Quentin-Kaiserslautern.

Histoire de Kaiserslautern :

Tour à tour dominé par les Celtes, par Frédéric Barberousse, le roi Jean de Bohême, le comte palatin Jean-Casimir, Napoléon 1^{er}, la ville demeure, de nos jours, et depuis 1763, le siège d'une Université de Mathématiques et de Sciences Naturelles.

Légende de la carpe :

La carpe ou le brochet figurant sur les armoiries de la ville a donné lieu à de longues querelles entre historiens : ce que M. Goret appelle « noyer le poisson ». Ce fameux poisson de 6 mètres de long et d'un poids de 175 kg, selon la légende, jeté dans le Kaiserswoog à Lautern par Frédéric II, aurait été servi en 1497 à la Cour de Heidelberg.

Séjour proprement dit :

Aucun problème psychologique ne s'est posé et pourtant le dépaysement aurait pu troubler des habitudes. M. Goret souligne la camaraderie, au-delà des langages, traduisant un même volonté d'échanges spontanés. Il n'oublia cependant pas de rappeler à ses élèves les guerres sanglantes d'autrefois, entre les deux nations, en ajoutant :

« Il fallait pourtant que tous ces souvenirs soient évoqués afin que les jeunes prennent davantage conscience des drames du passé et des tourments de leurs aînés, de la valeur de la réconciliation d'aujourd'hui dans le respect et le souvenir de tous nos morts, scellant, après bien des larmes, un esprit de compréhension entre les deux peuples voisins aux tempéraments peut-être différents mais certainement complémentaires. »

A propos des mots et expressions, M. Goret note la curieuse survivance d'un vocabulaire d'origine française toujours utilisé par la « vieille génération » de Kaiserslautern. Il en donne une liste émaillé de réflexions humoristiques. La ville de Kaiserslautern conquiert les visiteurs par la belle ordonnance de ses larges avenues et l'abondance de ses espaces verts (8.000 ha de forêts sur les 14.000 du territoire de la Cité), les urbanistes allemands ayant su redessiner harmonieusement une ville détruite à 60 % pendant la seconde guerre mondiale.

L'emploi du temps de la colonie française est donné :

- les cours à la Schillerschule dans une ambiance d'autant plus familière que le jumelage date de 1972 ;
- la découverte de la ville, les excursions à Kaiserslautern et à Heidelberg, la visite d'une laiterie modèle ;
- la participation à la « Journée de l'Europe », fertile en discours ;
- le repas pris en commun avec les enseignants allemands ayant le retour.

M. Goret ramène ainsi, avec ses élèves, toute une moisson à exploiter : textes bilingues, dessins à la gouache, objets folkloriques, cartes géographiques, dépliants, photographies, cartes postales, disques, mini-cassettes...

Ainsi se prolonge dans le temps cette amicale rencontre franco-allemande qui favorise le dialogue indispensable entre les deux pays. M. Goret exprime le souhait que les Sociétés culturelles des deux villes se rencontrent au cours de l'année. Ce ne serait pas renier un passé qu'on ne peut oublier mais parier sur l'avenir.

En novembre, la communication de M^e DUCARTELL porte sur : « *Une conférence internationale à Saint-Quentin en 1347* ».

D'après un travail de M. Henri Laurent, présenté à la Commission Royale d'Histoire, à Bruxelles, et édité en 1927, le roi de France Philippe VI de Valois clôture, en juin 1347, à Saint-Quentin, avec les représentants du Duc de Brabant et du Comte de Flandre, des négociations ouvertes à St-Germain-en-Laye (1345) et Binche (1346).

Le duc de Brabant était Jean III, le dernier de sa lignée. Le Brabant comprenait une bonne partie des Pays-Bas actuels, le Brabant méridional autour de Bruxelles et la province d'Anvers.

Le Comte de Flandre était le jeune Louis II de Maele (né en 1330). Son père, Louis 1^{er} de Nevers, qui vécut en chevalier français et eut, pour cette raison, à faire face à de nombreuses révoltes, — notamment à Bruges — mourut à Crécy.

Les traités signés à Saint-Quentin se présentent sous la forme de 36 engagements unilatéraux ou lettres des parties contractantes.

Dans la première phase de la Guerre de Cent Ans, Edouard III manœuvra habilement pour se ménager des alliances.

Jean III de Brabant avait plus d'opportunisme que de conviction. En lutte, en 1332, contre le roi de France, il se réconcilia avec ce dernier, puis se retrouva, en 1337, dans le camp d'Edouard III, du moins en principe, car son appui était plutôt symbolique. Philippe VI de Valois avait donc pour but de le faire « tourner casaque » à nouveau.

Louis II de Maele était poussé par ses sentiments vers la France. Mais un conflit avec le Duc de Brabant à propos de Malines, compliquait la situation. Tout finit par s'arranger selon les vœux du Roi de France.

M^e Ducastelle lut le document le plus important par lequel le roi fait connaître l'alliance nouvelle, annonce les libertés accordées aux commerçants des pays concernés, consent rémission aux sujets du Duc qui auraient méfait contre lui, et promet de comprendre le Duc dans tous les avantages de la paix ou des trêves qu'il pourrait conclure avec le roi d'Angleterre.

...et voici la clôture : « ...Et pour que ce soit ferme chose et establi à touzjours mais perpétuelment, nous avons fait mettre notre seel à ces lettres, de certaine science. Donné à Saint-Quentin en Vermandois l'an de grâce mil trois cenz quarante et sept du mois de juinz. » Dans les documents signés, il était statué sur le sort de Malines donné au duc de Brabant pour payer son appui sous réserve toutefois que le peuple flamand ne s'oppose pas à cette solution.

Y figuraient également divers engagements matrimoniaux (avec dots à l'appui) qui nous paraissent particulièrement pittoresques, mais qui n'étaient alors que des instruments politiques constants et d'importance essentielle.

Sauf erreur, aucune relation de cette conférence ne figure dans les ouvrages d'histoire, ni dans les archives anciennes éditées par Emmanuel Lemaire. Il est vrai que la vie locale n'était pas directement concernée. On peut toutefois remarquer la considération dont le Roi de France faisait preuve pour notre Cité, confirmée à la même époque par la réitération de la Charte Communale de Philippe-Auguste.

Mais quelle fut la durée de ces engagements « perpétuels » ?

M. H. Laurent, dans son étude, souligne que, si Jean III adhère sans réserve à la politique française, il ne fait que consacrer l'interdépendance économique de la France et du Brabant.

Les conventions relatives à la cession de Malines à Jean III, présentant un intérêt pour l'histoire interne des Pays-Bas, étaient plus fragiles. Le jeune comte de Flandre fit les frais des accords de Saint-Quentin. L'expérience lui apprit ensuite qu'il était difficile de gouverner la Flandre sans être en paix avec l'Angleterre ; lui apprit aussi la notion de « chiffon de papier » qui n'est pas une invention moderne et que Jean III notamment avait pratiqué avec virtuosité.

Après sa mort, Louis de Maele prit sa revanche, reprit Malines, Anvers et la place primordiale que les traités de Saint-Quentin avaient donnée, dix ans plus tôt, au duché de Brabant, dans les Pays-Bas.

En décembre, M. Pierre WAENDENDRIES Jr. rappelle l'activité d'*Hector Guimard*.

Guimard est l'un des quatre pionniers de l'architecture du XX^e siècle, avec Horta, Van de Velde et Gaudi. De ces quatre grands noms, Guimard demeure, non pas le moins célèbre, mais le moins connu, sinon par un aspect très particulier de son œuvre : les bouches de métro. Le conférencier révèle le fond de la question en reprenant Horta qui déclarait :

« Abandonnons la feuille et la fleur ; retenons la tige. »

Ces architectes étaient donc des constructeurs en puissance, s'inspirant logiquement d'un naturalisme exemplaire.

Après avoir situé le contexte de cette nouvelle architecture, M. Pierre Waendendries Junior se fait biographe de Guimard, né à Lyon en 1867, constructeur, dès 1889, du pavillon de l'électricité à l'Exposition Universelle, avant de recevoir commande, à 27 ans d'une « maison de rapport » qui devait devenir le « Castel Béranger » (1894), et le rendre célèbre.

Pour montrer la rapidité de cet art et de son évolution, le conférencier s'appuie sur plus de 200 diapositives. Ainsi voit-on « le Castel Béranger », bien sûr, mais également l'école du Sacré-Cœur à Paris, la maison Coilliot à Lille, le Castel d'Orgeval, près de Morsang-sur-Orge, ou son propre hôtel de l'avenue Mozart à Paris.

Les photographies s'achèvent sur une présentation de bouches de métro. Installées dès 1900 tout au long de la ligne N° 1, les édicules et entourages ne manquent pas de susciter l'irritation et la critique des Parisiens. Bien plus, leur couleur verte est jugée « germanique » et devant la pression de l'opinion publique, la Compagnie du Métro refuse, en 1904, les plans de Guimard pour la station Opéra. Les entourages continuèrent cependant à être installés le long des dix lignes qui parcourent le sous-sol de Paris, jusqu'en 1914.

Favorisé par une gloire précoce avec le « Castel Béranger », Guimard tombe dans l'oubli après la Grande Guerre, même s'il continue à construire. La mode n'est plus à « l'Art Nouveau ». Alors que se prépare l'Exposition de 1925, il souhaite à l'un des jeunes organisateurs de la section des papiers peints dont il avait été chargé en 1900, de mieux réussir que lui. Il quitte Paris en 1938, avec sa femme Adeline Oppenheim et s'installe à New-York où il meurt en 1942.

La musique d'Eric Satie, de Debussy, de Ravel et de Verdi accompagne les propos de M. Waendendries Jr. Divers objets mobiliers, présentés également, complètent le décor.

L'orateur, né après la seconde guerre mondiale, juge impartiallement ; il sait faire partager sa conviction. Il analyse l'œuvre avec chaleur : chacun admire cette beauté de la forme et de la matière, contemporaine d'un art de vivre, aussi éphémère que brillant.
